

agroalimentaire est un pourvoyeur d'emplois dans la région de Vitré. Mais «Vitré et sa région sont en déclin relatif pendant les vingt années qui suivent la Libération». En 1977, Pierre Méhaignerie, du centre démocrate, conquiert la mairie de Vitré. Déjà député depuis 1973, secrétaire d'État en 1976, puis ministre, il succède la même année à son père comme conseiller général du canton de Vitré-Est. Président du conseil général de 1982 à 2001, il détient successivement les portefeuilles ministériels de l'Agriculture, de l'Équipement, de la Justice. Malgré l'attrait de Rennes, le développement économique transforme alors la ville de Vitré qui en 2008 compte 16 771 habitants. Cette bonne santé démographique se retrouve avec une pyramide des âges plutôt harmonieuse, moins vieillissante que la moyenne de la population bretonne.

La conclusion de cette œuvre collective (*Laissez-vous conter Vitré...*) est signée à la fois par Anne Badiche-Desille, l'une des architectes de l'école de Chaillot qui suit les travaux sur le patrimoine de Vitré, et par Stéphane Gautier, animateur de l'architecture et du patrimoine de Vitré. Chargés l'un et l'autre de défendre et de valoriser le patrimoine vitréen, ils font le point sur les monuments historiques de la ville, le rôle du secteur sauvegardé et la politique de la ville aujourd'hui Ville d'art et d'histoire, magnifiquement mise en valeur par ce bel ouvrage.

Jacques CHARPY

Philippe BARDEL, Jean-Luc MAILLARD, Gilles PICHARD, *L'arbre et la haie. Mémoire et avenir du bocage*, photographies d'Alain AMET et Marc RAPILLIARD, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Écomusée du pays de Rennes, 2008, 192 p., DVD-rom regroupant films et documents d'archives.

Cette publication, «qui fait suite et constitue le catalogue de l'exposition du même nom présentée d'octobre 2005 à janvier 2007 à l'Écomusée» de La Bintinais (p. 7), fait le tour d'un sujet à haute valeur culturelle dans le pays de Rennes et dans tout l'ouest de la France (le partage n'est pas toujours patent): la haie de bocage. À partir de l'analyse rigoureuse des paysages ruraux sur près d'un demi-millénaire, depuis la naissance des haies jusqu'à leur disparition progressive, il nous amène, de proche en proche, à une nouvelle lecture du bocage et de la haie. L'ouvrage bat en brèche bien des *a priori* que notre imaginaire véhicule volontiers à leur rencontre. Sous la direction de Ph. Bardel, J.-L. Maillard et G. Pichard, de nombreux collaborateurs ont participé à son élaboration, historiens, conservateurs, archéologues, horticulteurs, agronomes, chercheurs, photographes et agriculteurs, proposant ainsi une analyse fortement pluridisciplinaire. Le croisement des approches ethnographique, naturaliste, agronomique et historique met en évidence la complexité des rapports que l'homme entretient depuis toujours avec la haie.

Derrière l'idée bucolique de bocage se cache un espace construit sans souci esthétique. Les talus et les haies doivent leur existence à des raisons économiques. Les paragraphes consacrés à l'origine du bocage montrent de façon explicite comment la campagne ne s'est vraiment organisée qu'à partir des derniers siècles du Moyen Âge. Les grands défrichements aboutissent à des espaces ouverts gérés collectivement, de grandes clairières dépourvues de haies où paissent les troupeaux. La pression démographique et la progression de l'agriculture incite à une utilisation plus intensive du territoire. C'est dans ce contexte que le bocage apparaît. La mise en place très progressive d'un «proto-bocage» au cours du millénaire médiéval peut se voir dans la «signature dendrologique» qui atteste de l'émondage des arbres des haies qui accompagne l'extension des parcellaires bocagers. Si les premiers témoignages de cette pratique remontent à l'époque carolingienne, son essor intervient surtout dans les dernières décennies du XV<sup>e</sup> siècle.

En quelques pages remarquables, Annie Antoine règle leur compte à quelques idées reçues sur l'origine et les fonctions premières du bocage. La haie médiévale, comme la haie moderne, joue toujours un rôle de barrière, la barrière d'une cage. Mais ce n'est pas le bétail qui est en cage au Moyen Âge, ce sont les cultures qui sont enfermées entre des haies pour être protégées de la divagation du bétail qui erre plus ou moins librement dans les vastes clairières. Au fur et à mesure de l'intensification de l'usage des terres, le réseau de haies se densifie, et la haie change peu à peu de rôle et de signification, elle devient maintenant une cage pour le bétail et, par ailleurs, commence à remplir d'autres fonctions très utiles comme la production de bois, la fourniture d'abri pour les animaux, le drainage et la protection contre le vent, si utiles qu'elles deviennent plus tard l'objectif principal qu'on se fixe en plantant de nouvelles haies. De simple barrière, la haie devient un véritable «magasin à ciel ouvert». Ce n'est pas la moindre des leçons de cet ouvrage que de nous apprendre à remettre dans le bon sens l'ordre des raisons entre la fonction première et les fonctions consécutives, nées de l'usage dérivé qu'on fit des haies, une fois bien implantées.

À voir le paysage scandé de troncs presque nus, étêtés, sans branches ni houppiers, hérissés de rameaux tout juste bons à faire du fagot, on pourrait vraiment croire que le Breton n'aime pas ses arbres ; à voir ces moignons taillés, torturés, cohorte de vieux soldats plantés sommairement le long des champs, on peut s'interroger, avec le visiteur, pourquoi conserver ces gros piquets difformes, pourquoi ne pas les couper purement et simplement pour débarrasser le paysage de leurs vilaines «trognons» ? Plutôt que de les torturer ainsi et enlaidir le paysage de ces rangées désordonnées de moignons disgracieux. Bel exemple de contre-vérité ! Ce n'est pas nouveau : dès le XIX<sup>e</sup> siècle un débat virulent est engagé entre défenseurs et détracteurs des «ragosses». La ragosse, du vieux patois d'Ille-et-Vilaine : *ragosse*, vieil arbre qui ne donne plus de fruits, arbre étêté, est un arbre dont on exploite durablement les branches ou les rameaux feuillus. Dans un de ses chapitres les plus

curieux, aux sous-titres explicites, «De drôles de trognes», «La ragosse, un arbre torturé ?», on apprend que cette façon d'émonder certains arbres, et en particulier les chênes pédonculés, est celle qui permet d'obtenir le meilleur rendement en volume de bois de chauffage et prolonge le plus la durée de vie naturelle de l'arbre, à condition d'effectuer la taille conduite à intervalles réguliers ! Le chêne pédonculé possède la capacité d'émettre de nombreuses repousses après chaque émondage, particularité que la société rurale s'est empressée de mettre à profit. La ragosse est donc un arbre taillé périodiquement, traditionnellement tous les 9 ans, selon un cycle immuable, parfois inscrit dans les baux. Après les coupes répétées, la formation de cavités et de bourrelets cicatriciels donne à l'arbre cette drôle de «trogne». Si l'émondage des chênes en «ragosses» est omniprésent dans le bocage rennais, et bien au-delà, cela tient à l'importance de l'exploitation des haies pour le bois de chauffage dans nos campagnes, et cela témoigne d'une exploitation bien pensée et bien conduite des haies, et non d'une quelconque malveillance.

En filigrane, sous la nostalgie du bocage et de la haie, de ces paysages en damier, formés de champs subdivisés en petits casiers irréguliers par des rangées d'arbres et d'arbustes, et au-delà de la beauté des paysages familiers de nos souvenirs, c'est la beauté inhérente à tout ce qui s'éloigne, à tout ce qui fuit, qui s'exprime. Leur disparition progressive est bien évidemment la conséquence mécanique de l'application d'un dogme sacro-saint de rentabilité économique – la destruction du bocage conduisant inéluctablement à la *beaucification* des paysages. Quand on évoque le bocage aujourd'hui, c'est, le plus souvent, pour souligner sa disparition, sa destruction «massive». Sur ce sujet, largement exploré dans l'ouvrage, les chiffres, sans appel, confirment parfaitement cette fois (et au-delà) l'idée qu'on s'en fait en observant la transformation progressive du paysage rural. Trois paramètres permettent de mesurer cette évolution : la diminution du «linéaire de haies», celle de la densité du bocage qu'on mesure par le linéaire de haie par hectare, et l'évolution corrélative de la surface moyenne des parcelles. La diminution du linéaire commence dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il y a environ deux fois moins de haies en 1950 qu'en 1850. Cette destruction s'accélère ensuite ; entre 1960 et 1990 le bocage connaît un recul sans précédent, qui, selon les communes d'Ille-et-Vilaine, va de 50 % à 80 % du linéaire de haies. Au total, le territoire aura perdu en un siècle et demi entre 80 % et 90 % de son armature bocagère. En Ille-et-Vilaine, ce sont 800 km de haies qui disparaissent encore chaque année entre 1980 et 1995 (sur les 34 000 km encore entretenues en 1980). La densité du bocage diminue dans des proportions comparables : on passe de 240 m par hectare en 1850 (bocage dense) à moins de 50 m par hectare aujourd'hui. En termes de surface moyenne des parcelles, les chiffres sont tout aussi parlants : on constate que la surface moyenne des parcelles triple à peu près tous les vingt ans ; elle passe de moins d'un hectare (0,8 ha) en 1955 à près de 2,5 ha en 1975, pour passer à plus de 10 ha aujourd'hui. Les raisons, nombreuses, multiples, de ce déclin (ou de cette progression, selon le point de vue), font l'objet d'une analyse assez classique.

Après les chapitres sur l'origine, la conduite et l'évolution du bocage, l'ouvrage aborde le sujet selon une succession d'angles d'approche complémentaires telles que l'anatomie du bois, le rapport entre la qualité des essences présentes dans les haies et l'usage spécifique qui en était fait, qu'il s'agisse de fabriquer des outils, des meubles ou des jouets, ou d'en faire du bois de chauffage, bûches ou fagots, ou de l'utiliser comme bois d'œuvre, et tous les métiers et savoir-faire qu'il fallait mettre en œuvre, dans un chapitre qui nous rappelle l'importance que prenaient l'entretien et l'utilisation du bocage dans le paysage de la société rurale d'autrefois. Un petit dictionnaire reprend, essence par essence, tous les traits propres à ces arbres familiers dont nos ancêtres connaissaient parfaitement l'emploi, répertoriant leurs caractères botaniques, leurs exigences horticoles, leurs ennemis et défauts, leurs qualités et usages principaux, nourris d'exemples concrets et de témoignages curieux.

Au-delà des aspects historiques et esthétiques du bocage, qui ont le plus retenu notre attention, l'ouvrage vise aussi à sensibiliser le lecteur aux transformations du milieu rural et aux enjeux environnementaux du XXI<sup>e</sup> siècle, avec des considérations économiques et politiques de qualité sur la gestion durable des haies et du bocage, évoquant l'exploitation des haies comme ressource possible de «bois-énergie» et des projets de constitution d'un nouveau bocage mieux adapté aux besoins de l'économie moderne, un bocage à mailles plus larges, aux haies bien entretenues, appelant de ses vœux la création d'une sorte de schéma bocager régional. On s'interroge aujourd'hui sur le rôle du bocage dans le maintien de la biodiversité là où l'on s'inquiétait autrefois des évolutions parallèles du paysage et de la société. Cette inflexion révèle une vraie mutation de notre regard sur la nature qui nous entoure, qu'elle soit domestiquée ou non.

Nous dirons pour résumer que ce manuel très complet remplit l'ambition de faire évoluer notre façon de lire nos paysages.

Geoffroy de LONGUEMAR

TONNERRE Noël-Yves (dir.), *La maison paysanne en Bretagne. 2500 ans d'habitat rural*, Spézet, Coop Breizh, 2008, 255 p.

À l'origine de cet ouvrage fut une journée organisée en 2001 à Brest, à l'initiative de l'Institut culturel de Bretagne et de la Société archéologique du Finistère. Pari ambitieux qui visait à embrasser un sujet d'étude vaste et passionnant, celui de la maison paysanne, dans un cadre spatial non négligeable, puisque étendu à la Bretagne entière, et dans des limites temporelles encore plus importantes, s'étendant de la fin du premier Âge du fer au XX<sup>e</sup> siècle, soit sur vingt-cinq siècles. C'est la réunion des actes de cette journée qui a permis à N.-Y. Tonnerre de publier chez Coop Breizh, un important volume de 255 pages, richement illustré de photographies couleur et de nombreux plans. Pour traiter d'un sujet d'une telle ampleur, treize auteurs venus d'horizons très divers ont été mis à contribution : des archéologues (Y. Ménez,